

58

Mensuel publié
par Le Channel, Scène
nationale de Calais
N° 58, décembre 1998

Sillage

Trace que laisse
derrière lui
un corps
en mouvement

Le Channel
Scène nationale

Direction
Francis Peduzzi

B.P. 77
62102 Calais
cedex

Tél. 03 21 46 77 10
Fax 03 21 46 77 20

LE CHANNEL
Scène nationale
Calais



Après les épopées mémorables d'un train dans la ville (*Jours de fête 98*), c'est le retour des clowns du Prato, qui nous font entendre Beckett comme on l'avait rarement entendu jusqu'alors. C'est à dire parfaitement audible.



Pour tous ceux qui aiment rire et tant qu'à faire le moins vulgairement possible, Alex Métayer, conteur comme il se définit lui-même, arrive avec sa galerie de portraits et son humour décapant au théâtre municipal de Calais.



Thomas Fersen s'installe de plus en plus dans le paysage de la chanson française de qualité. Textes et musiques soignés, ses musiciens et lui vont faire vibrer la cabane, qui devrait convenir parfaitement à leur présence chaleureuse.



Un spectacle pour enfants à voir en famille. Pour faire de beaux rêves avant Noël. C'est le mercredi 16 à 16h à la cabane.



Invité de dernière minute, le cirque *Convoi exceptionnel* s'installe pour huit représentations sur le site Charost. Explications, détails et mode d'emploi plus loin en page 4.

Une chose facile à avoir en décembre, c'est du sang-froid.

Alphonse Allais



Le retour des clowns

Après avoir accueilli *En attendant Godot*, nous accueillons *Fin de partie*, toujours par les clowns du Prato. Dans une approche créative, la simplicité est souvent le chemin le plus difficile, en même temps qu'elle favorise la fidélité à l'œuvre. C'est aussi le meilleur moyen pour toucher le cœur du public.



Photo: F. Meli

Fin de partie
Samuel Beckett
Le Prato
Mardi 1^{er} décembre 1998
à 20h30 au théâtre municipal

Le chanteur papillon



Photo: J.B. Mondino

Mais qui est Samuel Beckett?

Samuel Beckett a toujours refusé les interviews, il n'a jamais accepté d'être filmé. Redoutant l'assaut des journalistes, il n'alla pas à Stockholm en 1969 pour recevoir son prix Nobel. C'est son éditeur Jérôme Lindon qui le fit à sa place. Il n'existe pas de biographie autorisée. Beckett ne l'a jamais voulu. « Tout ce que j'avais à dire, je l'ai dit dans mon œuvre ». Œuvre « théâtrale » et œuvre « romanesque » témoignent chez Beckett de la même visée centrale : atteindre une nudité de langage, ou plus exactement de parole, qui dise comme à ras de terre la condition humaine. C'est cette visée qui donne à ses textes à la fois leur vérité universelle et un dépouillement presque abstrait. Qu'il s'agisse des pièces, des romans ou des nouvelles, la thématique est apparemment la même, apparemment indéfiniment répétitive : le temps humain, l'attente, la quotidienneté, la solitude, l'aliénation, la mort, l'errance, la non-communication, la déchéance, et aussi – plus rarement – l'espoir, le souvenir, le désir.

Beckett ne parle « que » de cela. Mais ce ne sont pas ces thèmes qui définissent son œuvre, son écriture : c'est le langage employé pour le dire, les « mettre en scène ». Certes, l'œuvre propose, surtout en ses débuts, des « histoires », des personnages : le théâtre, en particulier, nous présente une galerie de clochards, d'errants, de vieillards, de clowns ou de malades qui sont devenus aussi célèbres que *Le roi Lear* ou *Hamlet* de Shakespeare. Mais ces personnages n'ont pas de psychologie, pas d'individualité au sens classique : ce sont des ombres, des figures, des incarnations d'une certaine condition humaine, et surtout, ce sont des voix. Tout texte de Beckett est d'abord l'émergence, sur une certaine scène, dans un certain espace (et de là sa parenté profonde avec le théâtre), de voix, voix qui peuvent être uniques, ou multiples, ou quasi anonymes, mais qui ne cessent de parler, comme si parler, pour elles, équivalait à être, à subsister, à continuer

malgré l'effondrement de tout. Ces voix ne rompent pas le silence universel qui les entoure, elles sont. Elles ne disent rien, ne proposent rien, ne racontent rien : elles parlent comme les bouches respirent. Beckett, dans son œuvre, a échappé à l'Histoire : tout ce qui se passe dans ses textes s'est réduit aux dimensions d'un être qui n'est nulle part, insituable et insitué, au-delà ou en-deçà de l'Histoire. Peut-être a-t-il été aidé en cela par le passage de l'anglais au français, phénomène sans doute rarissime dans la littérature mondiale : cas singulier que celui d'un écrivain qui abandonne sa langue maternelle et en adopte une autre pour s'exprimer et bâtir son œuvre. Le français de Beckett, du reste, est comme sans lien avec le français des œuvres littéraires de ce siècle. Venue d'ailleurs, l'œuvre de Beckett ne saurait s'insérer dans l'histoire de la littérature moderne française : comme la voix qu'elle laisse parler, comme ses personnages égarés ou agonisants, elle est sans lieu : en ceci, elle est bien l'image de l'universel déracinement moderne, et c'est ce qui explique l'insolite succès qu'elle a connu, en dépit de la singularité de sa démarche et de la relative difficulté de ses textes. Il n'y a sans doute qu'un seul écrivain, en ce siècle, que l'on pourrait comparer à Beckett (ou dont l'œuvre soit entourée de la même solitude) et c'est Henri Michaux. Mais dans l'œuvre de Michaux, c'est encore et toujours Michaux qui nous parle, du fond de son essentielle étrangeté. Dans l'œuvre de Beckett, ce qui nous parle, ce n'est pas un certain Samuel Beckett, né à Dublin, etc., mais une voix qui est d'une certaine manière la voix de tous, la voix de l'Homme, des Hommes, de tous les Hommes : « J'ai à parler, écrit Beckett dans *L'Innommable*, n'ayant rien à dire, rien que les paroles des autres. » Avoir su écrire les « paroles des autres », de n'importe quel autre en n'importe quel pays, dans le nulle part de l'existence souffrante et profonde, telle est la grandeur de cette œuvre.

Antoine Berman

Un talent ébouriffant, une poésie inventive, cabriolante, ciselée avec rigueur et pourtant superbement libre. Des chansons de Thomas Fersen se dégagent une douce euphorie communicative qui donne envie de sauter gaielement dans les flaques d'eau. Le « tourneur de ritournelles », selon l'expression de Prévert, n'a pas fini de nous tourner la tête.

Né en 1963, il grandit à Ménilmontant et fait partie de cette nouvelle génération d'artistes qui a d'abord débuté par le rock, pour ensuite mieux embrasser ses racines, cette chanson française, d'abord honnie. Ce garçon qui lit s'est toujours revendiqué de Prévert (entre autres), de cette écriture libre et élaborée, attachée au génie de la langue populaire. Il est néanmoins plus précieux et plus attaché à la richesse des rimes ; avec ses textes pleins de poésie et ses mélodies irrésistiblement nostalgiques, Fersen a tout de suite imposé un univers qui n'appartient qu'à lui. Il y a un côté Higelin chez Thomas Fersen. Dans la voix d'abord, légèrement rauque, et dans la présence sur scène faite de décontraction et de sympathiques délires. Mais Thomas Fersen a son propre style.

Sa patte, c'est une plume poétique nourrie d'un fin don de l'observation. Tendre et pince-sans-rire, sa poésie s'inspire des bistros parisiens, des chants d'oiseaux, des sentiments et nostalgies d'enfance. Jazz, tango, folklore tzigane, sa musique chemine via la Nouvelle-Orléans, Bucarest et Cuba. Après *Le bal des oiseaux* (1993), révélation des Victoires de la musique 1994 et les *Ronalds de carotte* (1995), Thomas Fersen a choisi de placer son troisième album sous le *Jour du poisson*. Le concert qu'il donnera à la cabane s'inscrit dans la tournée consécutive à la parution de ce dernier album en 1997.

Thomas Fersen
Mardi 15 décembre 1998
à 20h30 à la cabane

Le conteur d'humour

Alex Métayer n'est pas un comique. Alex Métayer n'est pas un bouffon. Alex Métayer est un conteur efficace qui fait profession de nous faire rire avec la seule chose qui en vaille la peine : l'humaine comédie. Si Balzac en a noirci des pages, Métayer, lui, en brode des sketches, des tranches de vie drôles et graves qui sont autant d'aventures où finalement se rejoue l'immuable choc du ridicule et de la bêtise.



Photo: F. Meli

Ce spectacle se présente donc comme le « dernier tome » de ses chroniques familiales, son œuvre monumentale à lui, entamée il y a vingt ans. Quelques années sont passées depuis son passage à l'Opéra Comique, Maurice n'a sans doute pas soigné ses insomnies, Nicole a sans doute changé de coiffure, ... Qu'importe, ils seront eux aussi des noces qui se préparent chez les Tessier, cette grande famille auvergnate déchirée entre tradition et modernité, entre chômage et suremploi, entre internet et camescope, entre bourrée et techno... Alex Métayer assure le tempo : un rire toutes les cinq secondes selon une loi qui a fait ses preuves.

Pensez ! Vingt ans de succès ininterrompus, secoués par nos rires au bord des pleurs, et nos larmes aux berges du rire. Vingt ans que ce funambule se balade ainsi sur la corde raide, jonglant avec les situations et nos attitudes, trébuchant sur nos complexes, se rattrapant d'une pantomime, pour finir, royal, en nous tendant la perche de l'espoir. Car aussi grinçante que soit sa plume, Alex Métayer incarne toujours, au fond, le « brave mec », celui qui subit la situation plutôt que celui qui en tire profit. Et, disons-le, le comédien n'en est que plus attachant. Les gens se disent : « Alex Métayer qui joue un type méchant, ça ne passe pas. C'est un peu comme si Woody Allen se mettait à tourner des films féroces ».

Pourquoi cette indulgence ? « C'est que, pour moi, la bêtise humaine n'est jamais définitive. C'est mon côté christique ! » plaide-t-il. « Et puis, je ne souhaite pas tomber dans le poncif de la méchanceté. Ça heurte mon côté juif qui dicte de se

moquer d'abord de soi-même ! ». Son côté musulman n'a pas encore formulé d'exigence, mais rien ne dit que...

Et pourtant, dans la vie, les « salauds » existent. Alors ? « Tant pis, quitte à ce que le personnage perde parfois un peu de sa force, je préfère encore le sauver. Mais n'y voyez aucune complaisance de ma part : le personnage est peut-être sauvé, la situation décrite n'en demeure pas moins cruelle. »

Reste à en faire un spectacle attrayant. L'astuce consiste alors à « épingler » le milieu qui concentre toutes les cruautés du moment : la famille. « Une mine d'or ! », s'exclame-t-il. « On a beau écrire tout ce que l'on veut, la famille demeure à la fois le socle de la société et le creuset de toutes les contradictions qui la traversent. »

Alex y ajoute sa part de délire, et son lopin de rêve. En l'occurrence, un martien qui s'est glissé parmi les invités du mariage. Un Candide, en fait, qui ignore tout de nos mœurs et des joies simples de l'existence. Ces noces seront, pour lui, l'occasion d'un voyage initiatique à la manière des *Lettres persanes*. Une fable, vous l'aurez compris. Car derrière ce regard neuf, c'est ce diable d'Alex qui tente de décoller nos yeux tristes et myopes sur ce prochain siècle à naître qu'il veut résolument beau comme le cri primal d'un nouveau né...

Famille, je vous haime
Alex Métayer
Samedi 12 décembre 1998
à 20h30 au théâtre municipal

Dodo

Un spectacle qui parle du sommeil à vos enfants pour des nuits plus douces et apaisées.



Photo: J.M. Gaillard

Les draps du rêve
Kim Vinter
Représentation tout public
Mercredi 16 décembre 1998
à 16h à la cabane

Représentations scolaires
Jeudi 17 et vendredi 18 décembre
1998 à 10h et 14h30 à la cabane

Monsieur Mouche a peur des rêves : ceux qui l'épient, dès que ses paupières se ferment, et surtout ceux qui le quettent dès que son esprit vagabonde. Cerné depuis l'enfance, il s'est toujours défendu victorieusement : dès qu'un rêve le frôle, il s'en saisit, le plonge dans un seau, le lave énergiquement, et contemple avec un noble détachement et une certaine jubilation intérieure, sa dissolution dans l'eau du bain.

Cœur d'artichaud
par la troupe universitaire
du Littoral DU'CA'BO'
Vendredi 4 décembre 98 à 20h30
à la cabane (entrée libre)

Ce sont huit visages de l'amour qui sont présentés là ; ils ont vieilli plus ou moins vite selon les cas, certains ont gardé la jeunesse comme si le temps s'était arrêté, d'autres au contraire, ont subi doublement le poids des années. Une chose les rassemble encore : la candeur et la naïveté. Pour illustrer cet amour candide, une seule teinte a été choisie, mais déclinée sous toutes ses nuances, reflets de tous les âges : la rose. Mais comment dire l'amour ? Les personnages, à la fois actuels et atemporels, ont décidé de se laisser porter par des textes de chansons d'amour. *Cœur d'artichaud* ? Tout simplement huit visages en quête d'amour, nourris de souvenirs, de ses images et de ses mots « chantés » !

Résidence

Le groupe ZUR, collectif d'artistes dont le nom signifie Zone Utopique Reconstituée, aura été en résidence à Calais, afin de préparer la prochaine exposition qui sera présentée en mars 1999 à la galerie de l'ancienne poste.

Rencontre

Pour la projection du film *Vampires* de John Carpenter, nous vous proposons un débat sur le cinéma de John Carpenter avec Chivan Gûrlei ou Mehdi Derfufi rédacteurs de la revue *Tausend Augen*, le lundi 14 décembre 98 à l'issue de la projection de 20h30.

